

L'ANCIEN GUIGNOL

Journal Hebdomadaire, Politique, Satirique, Littéraire et Illustré

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

A LYON

44, Place de la République, 44

(Boîte dans l'allée)

VENTE EN GROS

1, RUE DE JUSSIEU, 1

et chez tous les Libraires et Marchands de Journaux

Les ANNONCES sont reçues

A l'Agence de Publicité V. FOURNIER

14, rue Confort.

Pour être admis à faire des armes dans l'arène de Guignol, point n'est besoin d'être académicien. Des idées, du neuf, des balançoires, des coups de bâton ou de bec, mais sans scandale, voilà le programme.



Rédacteur en Chef:

GEORGES LETELLIER

ABONNEMENTS

	Six mois	Un an
France.....	5 fr.	10 fr.
Etranger, port en sus		

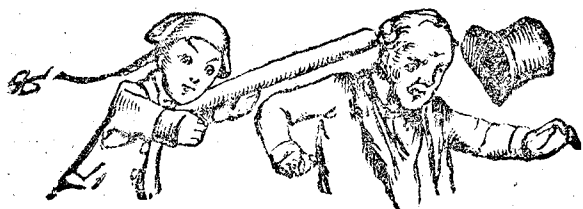
Les manuscrits non insérés seront voués à un feu d'artifice spirituel.

Pour être admis à faire des armes dans l'arène de Guignol, point n'est besoin d'être académicien. Des idées, du neuf, des balançoires, des coups de bâton ou de bec, mais sans scandale, voilà le programme.

SUR LA COLONNE VENDÔME

Sur la Colonne, à près de cent mètres de sol,
Deux pick-pockets ont fait merveille.
Jamais, en France, l'art du vol
N'avait atteint hauteur pareille!

FANTASIO.



LES ROIS RÉPUBLICAINS

A. BURDEAU

Lyon vient de fonder une société d'économie populaire. Un Lyonnais, M. Burdeau, en est l'âme. C'est à dessein qu'il emploie ce qualificatif : *populaire*. Il espère sortir des sentiers conventionnels, battus par les Levavasseur et les Leroy-Beaulieu. Il espère substituer aux abstractions quintessencées des socialistes d'Etat, les remarques tangibles, les données certaines, des études basées sur la société telle qu'elle est constituée.

M. Burdeau reconnaît les imperfections du système actuel; mathématiquement, il découvre les défauts de la cuisine; calculateur intrépide, il a sondé les abîmes de nos budgets; il a mesuré, d'un regard douloureusement surpris, le gouffre où nous allons; il comprend et il explique la désorganisation de la puissance commerciale et financière, les inégalités du régime républicain, tel que nous le subissons, et, repoussant de toutes ses forces la Révolution, il espère dans une évolution patiente et raisonnée.

Ceux qui ont plus d'enthousiasme que de réflexion; ceux qui savent demeurer froids devant les injustices, les abus, les désastres, ne se refusent pas à entendre les hommes qui, sachant garder toute leur présence d'esprit, peuvent, par la logique et la raison, imposer silence à la force — qui n'est que la servante terrible des appétits et des besoins.

Donc, la Société que M. Burdeau vient de fonder à Lyon rendra d'utiles services; elle fortifiera les calmes et pondérera les impatients. Sa tâche ne sera pas aisée, par exemple. Treize ans perdus en luttes de politique abstraite, sans souci des intérêts sociaux, nous ont accumulés dans une redoutable impasse. Il faudra employer des palliatifs, avant de mettre en pratique des systèmes. Quelle théorie, si sagement exposée, si féconde en ses résultats, saurait être écoutée par une troupe criant : Du pain!

M. Burdeau est jeune, il a la foi. Bien avant d'être économiste il fut philosophe. Il a cherché à deviner l'homme avant de tenter la réforme de la société. Il a étudié ses héros et ses égoïsmes, ses témérités et ses défaillances; il sait quelle part il faut faire aux intérêts et aux revendications.

Je souhaitais, pour notre instruction, que la Société d'économie populaire compte ses adhérents en milliers; que le goût de l'étude des problèmes sociaux se propage; que les chapelles politiques s'écroulent et que les noms propres disparaissent en tête des programmes. Quand on saura attacher autant d'importance au vote d'un traité de commerce qu'aux interpellations des groupes, à la discussion du bud-

get ou des tarifs des douanes qu'à la lutte de telle vieille harpe et de tel jeune ministre : la Révolution sera faite — sans bombes et sans dynamite.

Puissent M. Burdeau et ses disciples réussir à Lyon.

Il ne s'agira pas de s'enfermer entre amis triés sur le volet; de se grouper autour d'un conférencier, fût-il aussi brillant que le principal rédacteur du *Globe*, mais d'appeler toutes les bonnes volontés, toutes les consciences, tous ceux qui, citoyens, savent la valeur de ce titre. Dénoncer les abus, c'est quelque chose; mais ce n'est pas tout, il faut indiquer l'évolution progressive.

Si cela pouvait être, il se dégagerait de ces crises une force intellectuelle assez puissante pour briser tous les obstacles obstinés; la conjuration misérable de la routine et des intérêts particuliers.

Ce portrait sort du cadre habituel : c'est qu'il m'est particulièrement agréable d'esquisser le profil d'un républicain, qui donne plus d'importance aux questions sociales — ou économiques, ce qui signifie la même chose — qu'aux luttes de la politique courante.

Cependant M. Burdeau sait, quand il le faut, s'arracher à ses rêves. A Villersexel, en 1870, il se battit, et du sang qu'il versa pour la Patrie, une goutte resta à sa boutonnière. Doit-il à son ruban, à son épée, ses idées guerrières? Je ne sais. Toujours est-il que M. Burdeau est de ceux qui veulent que toujours le clairon sonne, pour tenir dans les cœurs le patriotisme en éveil.

M. Burdeau croit à la France coloniale. Sur ce point, nous ne nous entendons plus, en dépit du charme et de la chaleur avec lesquels ce charmant causeur défend son opinion.

OCTAVIO.



LA BISE

Z'enfants, tant pus ça change, tant pus c'est toujours la même chose. Faut vous imaginer que je suis pas des pus jeunes et que j'esse été assez pannonse pour esperer a quequefois dans ma charippe d'existence qu'un jour je sortirai des equevilles de l'emmiement.

Eh ben, écoutez-voir si depuis vingt-deux ans que je me sansouille dans la poyreté, ça a changé. Vela ça que je bajaffais le 13 d'octobre 1867, année de la grande exposition des collagnes de mornarques, l'année ou que l'empereur Guillaume s'est lantibardonné dans Paris, en attendant qui n'y vienne en soldat de Bis...

Bref, vela ça quetai dans mon écritoire.

— Madelon!... Madelon!... Madelon!!!

— Plait-y?

— Tu ne m'entends donc pas?

— Pardienne si, te gueules ben assez fort.

— Et ben, pourquoi donc que tu te debranles pas pus vite que ça?

— Eh! je sis sus la sarpenste que traye les puces.

— Descends donc, grande ringue, j'ai à te parler d'affaires.

— Là, qué que te veux?

— Dis donc, y fait bigrement froid aujourd'hui.

— C'te bêtise de me déranger de me n'ovrage pour me dire ça!

— Ah! mais un temps si chanin, nom d'un rat! que je sais pas comment faire pour me rechauffer. Si nous jouions à-la main chaude... hein?... C't'une idée ça! Mets-toi à croqueton le nez sur mes genoux et la main darnier le dos, je taperai et, si te devines, ça sera moi que me mettrai à ta place.

— Mais, imb'cile, pisque nous sommes que nous deusses, je devinerais bien à tout coup, et pis, si j'ai la tête sur tes genoux, je sentirai ben quand te remuneras.

— Tez! c'est vrai, et pis je pourrai pas taper assez fort. Ça peut pas aller, faut trouver un aute plan. Voyons voir : aller se chauffer dans les églises! on a pas encore allumé les chalarifères; faire la roue sur les tapis? les sargents de ville me prendront pour la locomobile; battre la semelle? les voisins de dessous feraient de zincâmos du guiable et n'y di-raient au porpietaire qui me ferait aller au juge de paix : Y n'a dans sa baraque de galandages que tiennent quasiment que par miracle, et ça serait moi censement que les aurais mis dans c'tétat. Non. Gn'a pas moyen... Décidement, tout bien reflechi, faut mettre le poêle; c'est pas encore la Toussaint, mais ma foi tant pire, ça y est, nous vont monter le poêle, te pas, Madelon?

— Monter le poêle! mais te te rappelles donc pas que nous l'ons mis au mont de Pieté?

— Eh! ben, fallait le retirer. Y z'en ont pas de besoin eusses.

— Lé retirer! et avé quoi?

— Avé d'argent.

— D'argent! mais te sais ben qui me reste pas seulement un sou marqué.

— Comment? t'as déjà tout depensé ça que je t'ai donné.

— Le bon Guieu me pardonne! je crois que t'esse pas dans ton bon sens! te m'as donné d'argent, à moi! et quand donc ça?

— L'autre jour.

— L'autre jour!

— Enfin, gn'a pas ben longtemps... Tez, dis voir que je t'ai donné une pièce de cinq francs la semaine dernière... non pas te ta fait, mais ben aux alentours de l'Ascension... Oui, même que ça devait faire pour nous regaler à l'Isle-Barbe le lundi de Pentecôte, hein?

rien, pas un yard.

— Eh ben ! fallait faire de zeconomies : tout ce qu'on depense pas, on peut l'économiser, pardienne !

— Tais-toi donc, va, t'as pas de honte de parler comme ça !... Cinq francs ! ah, bonnes gens ! Te te imagines que nous ons vivu pendant six mois rien qu'avec cinq francs ?

— Y paraît ben, pisque te dis que je tai rien donné autre.

— Ah ! te crois ça ; eh bien, veux-tu que je dise comment qu'y ma fallu faire pour ne pas crever de faim ; y a fallu y porter au mont de Pieté toutes nos affaires.....

Eh ! ben, les gônes, c'est pas crevable, est-ce pas donc ? eh ! ben, elles y sont encore, depis vingt-deux ans, et le pire, c'est que pas pus tard qu'hier, Madelon a vendu les reconnaissances à un marchand de pate, nom d'un rat !

JEAN GUIGNOL



FABLE

*Le jeune chasseur Actéon
Apercevant un jour — ailleurs qu'à l'Odéon —
Diane dans une baignoire,
Sur la lune aussitôt dirige son lorgnon.
La déesse rougit, puis, en rage se fiche,
Et, pour montrer qu'elle a du nerf,
Elle métamorphose incontinent en cerf
Celui qui vient ainsi de la traiter en biche.*

MORALITÉ

*C'est, entre nous soit dit, un crime sans pareil
Que de forcer la Lune à piquer un soleil.*

S. TRABAN.

PROMESSE DE MARIAGE

Jeanne Brignolles était une jolie fille. Elle plut à Troubat. Troubat est un désœuvré qui passe son temps aux choses d'amourettes. La morale du monde « aux faciles pardons » dirait : Troubat est un homme qui s'amuse.

Il fit la cour à Jeanne, il lui promit de l'épouser si elle consentait à l'aimer. « L'un soupirant, l'autre filant, la saison des fleurs s'en mêlant ; comme il n'est si petite herbe sous le pied qu'un jour de printemps ne féconde » Jeanne Brignolles fut fécondée.

Un certain soir de novembre, pour dissimuler aux vieux sa taille rondelette à l'excès, elle s'en vint chez Troubat. L'amant écrivait au futur grand-père.

« J'ai commis une bien grande faute en enlevant votre fille ; par mon acharnement et ma constance, j'ai fini par arriver à mon but ; je viens auprès de vous afin de me faciliter à réparer ma faute en vous priant de donner votre consentement pour que le mariage se fasse. »

Trois mois après un enfant était né. Un enfant ! Don Juan devint rêveur.

« Eh bien ! lui demanda le père de Jeanne, quand vous mariez-vous ?

— J'ai réfléchi, répondit Troubat, je ne me marie plus.

Qu'était-il arrivé ? Rien. Troubat suivait à la lettre les lâches conseils du milieu dans lequel il vivait. Est-ce que ces séductions criminelles ne sont pas de mode ? Est-ce que ça ne se voit pas tous les jours, un monsieur qui promet à une jeune fille de devenir son mari, si elle consent à devenir sa maîtresse ? C'est une ruse d'amour. Il y a une foule de Villons paillards pour méditer de ces repues franches.

Si la femme succombe : tant pis. On dira : elle n'avait qu'à ne pas se laisser faire. Est-ce qu'il faut croire ce que les hommes vous disent ? Un individu qui sait admirablement son rôle s'est jeté aux genoux d'une jeune fille, et, de l'émotion plein la voix, avec des mots qui vibraient délicieusement, il lui a juré, dans la solennité des nuits, prenant à témoins : la lune, sa mère, les étoiles et son honneur, d'être son amant. Son mari à jamais. Elle l'a aimé, parce que c'est une loi naturelle d'aimer qui vous aime ou semble vous aimer. Petite sotte, disent les bons. Petite rien du tout, disent les méchants.

C'est la victime, c'est l'amoureuse séduite, c'est la fille-mère, c'est celle qui pleure que le monde accable. Lui, le galantin, le drôle, le larron de tendresse ira recommencer plus loin, avec la confiance de l'impunité. Il se jettera aux genoux d'une autre, lui débitera le même madrigal, poussera les mêmes soupirs, obtiendra la même caresse et commettra la même infamie.

teurs à donner des indemnités.

Prendre ces sortes d'escrocs du sentiment par le cœur, c'est impossible ; par la bourse, c'est aisé. En général, ce sont des bourgeois fort près de leurs sous. Ils séduisent parce qu'il ne faut dépenser qu'un peu d'assiduité et de patience. Rarement, grâce à l'amorce du mariage, on en est pour ses soupirs. Un braconnier, habitué à ces manœuvres, connaît la minute communicative. Les yeux des deux traîtres. « Tousjours, dit un écrivain, l'émotion d'en haut répond à l'émotion d'en bas ». Une vierge ne coûte rien, — qu'un parjure. Elle est fidèle et économique. Il est vrai qu'elle s'attache, surtout quand un lien l'unit à l'homme qui l'a séduite : l'enfant. Heureusement que ce lien peut se trancher. Jusqu'alors c'était sans bourse délier. Le tribunal civil de Bordeaux vient de fixer une indemnité.

Ça fera réfléchir les Troubat. L'honneur et la considération d'une jeune fille valent cents francs, plus les frais de papier timbré. Relativement, c'est cher. On était habitué à payer ça le prix d'une calomnie. On disait : l'enfant n'est pas de moi. Ou encore : Elle m'a bien cédé, rien ne prouve qu'elle n'aurait pas cédé à un autre. Il y avait même des malins qui insinuaient que promettre le mariage c'était un truc. « Tu comprends, si elle me cède, du coup, je vois ce que c'est : une pas grand chose ; alors, je peux y aller de bon cœur, mais je ne l'épouse pas. »

Et il n'y avait que dans le peuple où se voyait cette énormité : un homme épouser la femme dont il avait un enfant. Parce qu'il n'y a que dans le peuple, où, se mariant sans calcul, on se marie selon son cœur.

Troubat fut très surpris de se voir traîné devant les tribunaux. Alors Troubat devint ce que deviennent ses pareils : un lâche. Il fit valoir ses griefs par la bouche de son avocat. « La demoiselle Brignolle avait des relations avec d'autres qu'avec lui, sa mère avait eu une conduite des plus légères, son mari était appelé partout, « cornes plates », les bruits les plus fâcheux couraient sur la réputation et la moralité de toute la famille. »

Le verdict a fait justice de ces allégations misérables « ni pertinentes, ni concluantes. Il a rappelé à ce Troubat l'article 1382 du code civil : Si une promesse de mariage ne constitue par une obligation qui puisse servir de base à une condamnation en dommages-intérêts à raison de sa seule inexécution, elle n'en peut pas moins, comme tout autre fait, donner lieu, contre celui des futurs époux qui l'a rompu sans motifs, à la réparation du préjudice qu'il a causé à l'autre. »

Il est bon de rappeler aux abandonnées qu'elles ne sont pas désarmées tout à fait, que la promesse écrite constitue un contrat ; dont la rupture donne droit à une indemnité. Si l'on traînait devant les tribunaux les Troubat qui passent leur temps à séduire les femmes, si on les obligeait à payer des indemnités, si on les souffletait d'un verdict public, le nombre en diminuerait. Et tant de pauvres filles ne passeraient pas les nuits à travailler dans des mansardes, auprès d'un berceau d'un enfant, né de père inconnu.

Georges LETELLIER.

LA BOULANGÈRE A DES ÉCUS

*La boulangère a des écus,
Triple menton, mine fleurie,
Et porte à son cou de Bacchus
Tout un fonds de bijouterie.*

*Elle aime le beau. Son comptoir
Est tout en marbre de Carrare.
Et l'on aperçoit, du trottoir,
Son plafond : un nuage rare !*

*Elle trône, d'un air dévot,
Parmi ce luxe qui l'enivre.
Et c'est pour ça que le pain vaut,
A présent, quatre sous la livre !*

*Et c'est pour ça, qu'aneantis,
Les gueux ont des larmes amères ;
C'est encor pour ça que des mères
Rationnent les tout petits.*

*De l'humaine lutte inégale
Que lui font les cris des vaincus ?
Si les pauvres ont la fringale :
La boulangère a des écus,*

EMPLOI DE LA JOURNÉE DU DIMANCHE D'UN BUREAUCRATE



6 heures. — Se réveiller ; se rendormir et rêver que le chef de bureau vous flanque à la porte pour cause de retard.

7 heures. — Se jeter dans une grande joie et hors du lit en pensant que c'est dimanche ; prolonger cette gaieté folle jusqu'à 8 heures ; si elle cessait à 7 h. 1/2 se chateuiller la plante de pieds pour la faire revenir.

8 heures. — Se raser ; si l'on n'a pas de barbe, prendre deux bains de pied, l'un pour éviter la propagation de l'asphyxie, l'autre avec un petit verre de fil en six, destiné à dissiper les vapeurs qui assoupissent encore les paupières.

rette.

10 heures. — Aller voir à Perrache le marché aux chiens ; revenir avec le contentement vif mais intime de n'avoir été mordu par aucun chien enragé.

11 heures. — Déjeuner ; éviter de manger du melon et de rencontrer les regards de la maîtresse de pension, si l'on a un fort appétit.

12 heures. — Témoignage de regret que la revue ne se fasse pas à 7 heures et le désir de prendre son café.

1 heure. — Prendre le café et sommeil en lisant les grands journaux de la localité.

2 heures. — Monter en omnibus et aller au parc ; acheter un petit pain pour les canards et regarder le peuple danser en rond.

Piquer son chien jusqu'à cinq heures.

Se sentir réveiller par les aiguillons d'une fourmi et de la faim.

5 heures. — Remonter précipitamment en omnibus et dîner imparfaitement à cause des tristes réflexions que suggère l'emploi de la soirée.

6 heures. — Passer une heure au café et sa consommation à un de ses amis, se trouver seul à 7 heures et courir du Grand-Théâtre au théâtre des Célestins, des Célestins au Casino et ne pouvoir se placer nulle part.

8 heures. — Aller se coucher avec toute sa présence d'esprit et l'espoir de s'amuser davantage dimanche prochain.

ESAU.

LIBERTE HYPOCRITE

On connaît l'ordre du jour odieux signé par M. le général de la Hayrie. Dans un organe officieux, Tabarin s'en occupe. Il n'est pas content. Il y voit un danger. « Vous interdirez au soldat la lecture du journal : lui interdisez-vous le cabaret et le garderez-vous des manœuvres et des embûches des faux démocrates et des déclamations qui lui apprendront les révoltes de l'anarchie contre la loi de la discipline et du devoir militaire. »

L'homme des réunions publiques, d'il y a quinze ans, peut parler à son aise des faux-démocrates et des déclamateurs.

Et Abel Tabarin continue : « Quel danger ! A la caserne, le soldat lit des journaux qui lui apprennent les saines doctrines de l'honneur et de l'obéissance. Au cabaret et dans les conciliabules d'une démagogie obscure, il apprendra les sophismes de la violence... »

M. Abel Tabarin a toujours eu grand souci de la discipline. A Lyon, il déchira d'une plume peu adroite le pseudonyme derrière lequel s'abritait son adversaire politique : un soldat. Et quand on lui remontra ce qu'il y avait d'incorrect, pour ne pas dire plus, dans cette conduite, il répondit : « Eh ! qu'y puis-je faire ? Quand on est militaire, on n'écrit pas dans les journaux ! » Cet amour de la discipline faillit montrer à Dumanet le chemin de la prison. Tabarin n'en fut point ému.

Son évolution s'accroissant chaque jour, il en est arrivé, non seulement à interdire à Dumanet d'écrire des journaux, mais encore de les lire.

Entendons-nous : de lire les journaux qui lui apprennent les sophismes de la violence. Il ne redoute que le cabaret ; mais le journal est sous entendu.

Si M. de la Hayrie voulait être bien en cour auprès de M. Tabarin, il autoriserait ses soldats à lire les journaux où M. Tabarin étale ses saines doctrines à l'exclusion des feuilles de cabaret, échos des conciliabules d'une démagogie obscure.

Décidément nous préférons le despotisme brutal du chouan, commandant la 12^e division d'infanterie à la liberté hypocrite des transfuges de la Révolution.

CHAMPAVERT.

LES CADAVRES

Tout le long du Rhône, à Lyon, de la Seine, à Paris, ils s'étalent dans la plus inexplicable promiscuité. Il y en a des cents, des mille. Ils reposent sur les bords des parapets comme sur les dalles de la Morgue. Ce sont des oubliés, des dédaignés, des défunts mystérieux. Pourtant quelques-uns portent un nom retentissant : ce sont les dangereux. Les morts qu'il faut qu'on tue ou qu'on fasse disparaître.

Salis, déchiquetés, poussiéreux, ces cadavres sont les bouquins de la vingtième année.

Ils sont de toutes les époques et de tous les mondes. Romains de l'autre siècle, reliés en veau, avec une page de garde en faux marbre, une tranche carminée et l'approbation du Roy ; libelles de la Restauration à couverture jaune et fleurdelisée ; plaquettes poétiques des porteurs de lyres banales, brochures d'actualité moins vieilles qu'on ne pense en dépit de leur millésime.

C'est dans ces petites brochures qu'il faut chercher les plus gros cadavres.

Robespierre crie à un girondin, du haut de la tribune de la Convention : « Vous pensiez autrement hier : si je le voulais, j'en trouverais la preuve chez tous les épiciers. » C'était le temps béni. Le vieux papier servait encore à en-

dans l'arrière-boutique des apothicaires. Vers incorrects, opinions juvéniles, enthousiasme irréflecti, épigramme pour l'amour de la piqure, rien ne restait. Une inattention bien-faisante transformait, pour le plus grand profit de leurs auteurs, les intempérances de langage en cornets de pommes de terre frites.

Mais le bouquiniste populaire est venu. Il a fait construire des petits cercueils de zinc, il a acheté au poids des élans prématurés, des poèmes comiques, les franchises que l'âge excuse; les audacieuses boutades; la défense de n'importe quoi ou de n'importe qui, faite sans souci des intérêts à venir. Il a mis dans sa balance les idylles et les pamphlets, les romans atroces qu'on a signés pour éblouir sa cousine; les volumes où l'on a exprimé des sentiments vrais en vers faux, — et les dédicaces serviles. Il a payé tout ça quatre sous le kilo. Puis il s'est mis à trier, le misérable, avec un méchant rire.

Aux épicières, aux marchandes de tabac, aux fruitières, il a refusé de livrer ces bouquins, qu'elles auraient anéantis. Il les a soigneusement époussetés, étiquetés, classés dans des petits cercueils en zinc, ou des casiers poudreux, ouverts à la malignité du flâneur, du chercheur et du curieux.

De ce jour-là, les hommes n'ont plus somméillé. Habituellement à dormir la grasse matinée, chaque jour ils se levés à l'aube. Fiévreux, ils ont pris le chemin du quai de l'Hôpital, où sont allés du pont Saint-Michel au pont des Saints-Pères. Ils ont promené un regard inquiet sur les cercueils en zinc; ils ont remué de fond en comble ceux pleins de bouquins de deux sous.

On ne saurait dire quelle sensation ils ont éprouvée en lisant le titre d'un opuscule qu'ils ont acheté. Ils ont pâli, puis souri. A une sorte de terreur a succédé une joie inexplicable.

Ils ont enseveli, sans les regarder, ces feuilles imprimées dans les poches de leur pardessus, guettant pour voir s'ils n'étaient ni épiés ni suivis.

Ces hommes étaient occupés à faire disparaître des cadavres.

Celui-ci, dont les favoris grisonnent déjà, est un magistrat sévère chargé de condamner les auteurs coupables d'outrages aux mœurs. Etant jeune, il a écrit entre deux bocks ou entre deux filles un volume de poésies érotiques: *Fleurs du Mâle*. Et, l'imprudent, il l'a signé de son nom — de son nom de magistrat.

Il recherche dans les cercueils en zinc, les cadavres qui restent encore, les volumes de *Fleurs du Mâle*.

Cet autre, correct, guindé, vieux aussi, brigue d'entrer à l'Académie. Mais à l'âge de vingt ans, dans un opuscule qui, heureusement, passa inaperçu, il a traité de vieilles perruques ceux qu'il compte traiter de chers collègues. Et le voilà, occupé à de pénibles exhumations, en face même de cet Institut dont un seul cadavre à terre peut lui barrer la porte.

Vous connaissez ce gros bourgeois bedonnant, chef des officieux, qui eut de l'esprit jadis et fut révolutionnaire, cela va de soi. Il bouquine: il épuise la série dépareillée d'un pamphlet oublié. Son cadavre s'appelle le *Diable à quatre*. Cet autre, célèbre lâcheur, anéantit son volume démagogique: *la Démocratie*. Ce cauteleux, qui serait bedeau s'il n'était sénateur, achète la *Conscience libre* et paie sans marchandier.

Vous connaissez encore cet homme aux longs favoris, qui interroge chaque bouquiniste, lui demandant s'il n'aurait pas d'aventure, une petite brochure appelée les *Paysans et l'Empire*. Et vous connaissez encore ces journalistes bien posés au boulevard, qui mirent jadis leur plume au service de la rue, dans des in-32 encombrants quoique minuscules.

Et que serait-ce, si messieurs les bouquinistes avaient la fantaisie de mettre en vente les vieux articles de journaux et les anciennes professions de foi.

CHAMPAVERT.

A L'EXPOSITION DES BÉBÉS

(Si elle avait eu lieu)

On fait compliment à l'heureuse mère d'un premier prix, et elle:

— Oui, c'est un chef-d'œuvre, cet enfant, mais si vous saviez comme j'ai dû tâtonner avant d'y arriver.

— Comment, chère madame vous n'exposez pas cette année?

— J'ai brisé mes pinceaux...

— Vous voyez M. X... le père de ce ravissant enfant...

— Quel est le monsieur qui l'accompagne?

— Son camarade d'atelier.

Au-dessus du berceau d'un petit enfant:

— Portrait de M. X..., par Mme Z...

— C'est de votre femme, cet amour de bébé!

— Oui.

— Vous l'avez bien un peu aidée?

— Non, non, je vous assure...

L. M. D. F.

RODIN ET ROUSSE

M. Brousse est le César du parti ouvrier. Il a essayé de ployer toutes les volontés, et à l'aide de n'importe quels moyens, d'amener à composition les plus rebelles. Une femme qui se dévoua pour le parti ouvrier a conservé les lettres reçues par M. Brousse, dont, à tort ou à raison, ses adversaires l'accusent de vouloir faire un méchant usage. Pour la première fois, en pareille matière, M. Brousse fait appel aux tribunaux.

La chanson ci-dessous, que nous trouvons dans la boîte du journal, est donc une pièce curieuse, qui pourra avoir un jour quelque intérêt pour ceux qui écriront l'histoire du quatrième état. Sa véhémence est caractéristique: c'est le fait des chapelles de préférer l'apostrophe à une large discussion.

Voyez, là-bas, cet homme au profil de Rodin
Qui, penché sous sa lampe à la clarté douceuse,
Découpe, sans repos et d'une main fiévreuse,
De courts entrefilets qu'il enduit de venin:
De ces petits papiers, habile à faire usage,
Il nous en salira quelque jour le visage.

— Ah! croyez-moi, mes bons amis,
En vérité, je vous le dis,
Ce Brousse
Est de la rousse.

Il nous mène!... et qu'est-il, pour avoir cet aplomb?
Généreux?... parlons-en! Eh! oui, ce bon apôtre
Est prodigue des fonds... qui proviennent d'un autre.
Ecrivain?... mais son style a la lourdeur du plomb.
Orateur?... allons-donc! il n'est pas d'âne en France
Qui, près de lui, ne soit un foudre d'éloquence.

— Ah! croyez-moi, mes bons amis,
En vérité, je vous le dis,
Ce Brousse
Est de la rousse.

Allons, n'hésitons plus! qu'on en finisse, enfin!
Comme le fruit chétif qu'un ver rongeur épuise;
Notre parti, qu'un traître effrontément divise,
Se meurt... Extirpons donc ce chancre de son sein,
Pour qu'il puisse marcher, superbe et plein de sève,
Plus puissant que jamais, vers l'avenir qu'il rêve!

— Car, croyez-moi, mes bons amis,
En vérité, je vous le dis,
Ce Brousse
Est de la rousse.

T. D.

OMELETTE DU JOUR



Lune de miel:

— Vous ne mangez pas?
— Non... je vous regarde...
— Mais tout à l'heure, dans le train... vous aurez faim?...
— Eh bien, je te regarderai encore...
— !!!

Le protecteur de la petite vicomtesse de Sainte-Frimuche lui fait une scène à propos de son père.

— Il est vraiment insupportable.
— Tu ne m'apprends rien.
— Quand nous sommes seuls, passe encore: mais, hier, tu as exigé qu'il assistât à notre dîner d'amis, et il m'a couvert de ridicule. Il chante, il jure, il mange d'une manière inconvenante; enfin, il était abominablement gris avant le dessert.
C'est vrai, mais il frotte si bien!

Une belle petite, au jeune Ernest, qui revient de la chasse.

— Qu'est-ce que vous avez tué?

— Un lapin.

La belle petite, levant les yeux au ciel:

— Ah! si on pouvait les tuer tous!

— Mais d'où viennent donc toutes ces tempêtes? demande Guibollard.

— Dé l'Amérique.

— Alors, il est bien malheureux qu'on l'ait découverte!

Une légion de chasseurs envahit un wagon.

— Messieurs, dit un employé, vous savez qu'il est expressément défendu de conserver les armes chargées dans le wagon.

Quelques chasseurs se conforment à l'ordre donné.

A cette vue, un vieux pêcheur retire l'ameçon de sa ligne et jette par la portière... sa boîte à asticots.

Un mendiant sonne à la porte d'une villa.

La maîtresse de la maison, le reconnaissant:

— Comment! c'est encore vous? Mais on vous a déjà donné un morceau de pain et un verre de vin ce matin...

— C'est vrai, ma bonne dame; mais je vas vous dire: c'est que j'ai faim et soif deux fois par jour.

Un changeur a pris pour enseigner cette devise bien connue: *L'homme absurde est celui qui ne change jamais.*

Jude. L'abbé Jude, le carliste, rend compte dans l'*Univers* de l'œuvre du congrès ouvrier de Troyes et laisse échapper ce désir: « Aussi désirons-nous ardemment voir venir à nous les jeunes gens. »

Et les petits garçons surtout, n'est-ce pas?

MADELON.

DERNIERES NOUVELLES



Les médecins annoncent une épidémie de petite rougeole; elle sévirait aux environs de janvier prochain. Les boutonnières de quelques pale tots lyonnais seraient atteintes.

Des malheureux vont au devant de l'épidémie: c'est navrant.

GNAFRON.

PARTIE DE BOULES

SOLUTION DE L'ÉNIGME

Si tu es un corps invisible,
Tu rachètes bien ce défaut
Quand t'échappant... de bas en haut,
Tu vas droit à l'endroit sensible

Masculin. — Le bruit du canon
N'est rien auprès de ton tonnerre.

Féminin. — C'est une autre affaire.
Tu sors, sans déclarer ton nom!
Mais qu'importe, après tout, ton sexe!
Ton parfum souvent m'a charmé
Et si ton auteur est... perplexe...
C'est qu'en sortant tu... l'as nommé!

K. MOMIL.

Aux Correspondants du Guignol



Et principalement au gône P. Arth. Merci de votre sympathie. Mais vous ne comprenez pas Guignol. Guignol, c'est de la littérature quel quefois, du rire plus souvent. Guignol veut être gai, ou s'il est sérieux, il faut que sa sévérité ait du style.

Des idées — qui courent les rues — tout le monde en a: il suffit d'écouter pour les récolter. *Hospitalité de nuit, Impôt progressif, Tribunaux draconiens, les Recidivistes, Association alimentaire*, ces questions-là ne se traitent pas d'une plume légère. Pour ne pas approfondir, vaut mieux se taire.

La petite presse satirique n'est pas accessible autant qu'on le croit à toutes les bonnes volontés. Elle n'a pas le droit d'être lourde, bête, ennuyeuse, comme sa très illustre aînée, la presse politique grand format, et même petit format.

Etudiez, mes amis, les anciens journaux satiriques de Lyon, qui furent de beaucoup supérieurs au *Charivari*, au *Tintamarre*, au *Tam-Tam*, ayant la collaboration des Labaume des Chanoz, des Steyer et d'autres lyonnais d'esprit.

Pénalisez-vous donc, auteurs d'abord, le reste viendra tout seul. A. Nemoz. — Mauvais.

CHRONIQUE DU POULAILLIER

GRAND-THÉÂTRE

Il faudrait remonter bien loin dans les annales du théâtre de Lyon pour trouver un ensemble aussi parfait que celui de la troupe actuelle, ce qui ne veut pas dire cependant que tout est pour le mieux, car la chanteuse légère, M^{lle} Rabany, voire même la dugazon, M^{lle} de Villeraie, se sont montrées jusqu'ici bien inférieures à tous les autres sujets; mais on aurait mauvaise grâce à ne pas reconnaître que la direction s'est montrée cette année à la hauteur de sa difficile et périlleuse mission, qui consiste à contenter le public tout en équilibrant le budget.

Du reste, la direction a pris le bon moyen; ce n'est pas en lésinant sur les artistes que l'on peut réussir, mais bien en attirant le public au théâtre par un ensemble de bons sujets, et c'est ce qui aura lieu cet hiver.

Et d'abord nous avons un ténor! un fort ténor! M. Massart nous arrivait du théâtre de la Monnaie, avec une réputation que l'on croyait exagérée, — car le fait s'est hélas produit bien souvent, trop souvent même, — l'un parlait de son médium des plus agréables, une série de notes hautes vibrantes dont il savait se servir avec le meilleur sentiment musical; l'autre parlait d'un registre élevé surprenant; sa voix atteignait sans peine les hauteurs inaccessibles de l'ut dièze; bref, les Delabranche, les Tournié, les Renaud pâlissaient à côté de lui. Mais les sceptiques — et ils sont nombreux à Lyon — se contentaient de dire: Attendons ses débuts.

En homme plein de confiance en ses moyens, Massart

voulut donner de suite la mesure de ses forces en débutant dans *Guillaume Tell*.

Je ne puis aujourd'hui m'attarder longtemps sur les nombreuses et sérieuses qualités dont cet artiste a fait preuve dans le rôle d'Arnold tout comme dans celui de Fernand, de la *Favorite*; quand au public, charmé, transporté par ce talent extraordinaire, il a longuement acclamé, rappelé, bissé M. Massart, toutes choses auxquelles nous n'étions guère habitués depuis quelque temps.

M. Hyacinthe, 2^e ténor léger, n'a pas moins mérité les honneurs du bis; la façon dont il a enlevé la barcarolle du premier acte de *Guillaume* lui a de suite assuré la sympathie de ce public, parfois terrible, qui fait trembler pas mal de débutants. Son second début dans la *Fille du Régiment* a été pour lui un véritable triomphe.

Encore une excellente recrue pour cette campagne.

Je ne m'étendrai pas non plus sur la valeur de MM. Bérardi, Queyrel, de M^{mes} Linse et Jacob, dont les rentrées ont été chaudement applaudies.

M. Paravey, basse chantante, a tenu fort convenablement le rôle de Gessler; cet artiste, d'une correction parfaite, sera, je crois, un bon sujet pour le répertoire du grand opéra; mais l'opéra comique ne lui convient pas aussi bien, ainsi qu'on l'a pu juger dans la *Fille du Régiment*. Son troisième début dans la *Dame Blanche* a donné lieu à une manifestation regrettable; le public, trouvant le rôle insuffisant pour juger un artiste, a protesté de toute la force de ses sifflets.

Pourquoi n'avoir pas attendu les *Huguenots* pour y faire un excellent troisième début?

Herbert nous est revenu avec les intonations nazillardes qu'on lui connaît. Mais, à part ce défaut, que le talent du chanteur parvient à masquer bien souvent, j'estime que c'est là un excellent ténor léger; ses notes de tête sortent sans

peine, d'une justesse parfaite, et conduites avec le plus grand goût. Du reste, bon comédien, ce qui ne gâte rien.

J'arrive au point faible.

Mlle de Villeraye nous est apparue déjà trois fois, dont deux *sans débuts*. La première audition, dans le rôle de Jemmy, de *Guillaume Tell*, avait d'abord produit un très mauvais effet qu'ont un peu corrigé les deux soirées suivantes, le *Maître de Chapelle* et la *Dame Blanche*; néanmoins, je crains bien que notre nouvelle Dugazon ne parvienne pas à nous faire oublier Mlle Arnaud qui ferait fort bonne figure dans la troupe de cette année.

Quant à la chanteuse légère Mlle Rabany, je crois inutile d'en parler, car la direction a fait preuve de trop de bon goût jusque là pour vouloir compromettre ainsi le succès d'une saison qui s'annonce sous d'aussi bons auspices. Je suis certain que déjà un nouvel engagement est prêt pour venir compléter cet ensemble de sujets d'élite qui fera le bonheur du public et la fortune du directeur.

M. Corpail, baryton d'opéra comique, a fait preuve dans le *Maître de Chapelle* d'un excellent organe. Il n'aura pas de peine du reste à nous faire oublier Nury notre baryton aphone de l'an dernier.

Dans mes prochaines chroniques j'examinerai plus longuement chacun de nos divers sujets, en même temps que les artistes qui n'ont pas encore fait leurs rentrées ou débuts; mais dès aujourd'hui on peut prévoir une excellente saison d'opéra, grâce aux bons artistes dont nous venons de parler, grâce aussi aux rôles secondaires confiés cette année à des sujets de certaine valeur, tels que MM. Lacôme et Gyon qui eux du moins ne feront pas rire le public à l'instar de leurs prédécesseurs.

Les chœurs et les ballets semblent du reste vouloir mieux marcher que de coutume, les chœurs surtout; quant à

l'orchestre il est comme toujours parfait et cela sera ainsi tant que la direction en restera confiée à son savant et habile chef M. Alexandre Luigini.

CÉLESTINS.

Pendant qu'on s'écrase au Grand-Théâtre pour assister aux débuts de la troupe d'opéra, les Célestins continuent à réunir de fort belles salles pour venir applaudir ces joyeuses folies qui s'appellent *Tricoche et Cacolet*, le *procès Vauradieux*, *Jonathan*, etc.

Hier on a repris *Les Locataires* de M. Blondeau, l'étourdissant vaudeville en cinq étages de M. Chivot. Excellente interprétation avec MM. Beillard, Demey, Mercier, Collard et Fort, ainsi que M^{mes} Marie Albert, Billon, Devillers et Lavigne.

En voilà pour quelques soirées de fou rire.

CIRQUE RANCY.

Hop là! hop là! le premier coup de fouet a retenti, le premier cheval entre dans la piste; Rancy a ouvert ses portes et la foule est accourue de toutes parts, les uns pour rire des bonnes farces d'Auguste, d'autres pour admirer le pas de tel ou tel cheval, d'autres enfin, les plus nombreux peut-être, charmés par la grâce et la tournure d'une gentille écuyère.

On annonce pour samedi l'ouverture de la saison, c'est dire que samedi soir tous les amateurs de spectacle hippique se transporteront dans la salle de l'Avenue de Saxe pour assister aux débuts de la troupe.

POLYTE DU PLATEAU.

Le Gérant, VERNAY.

Lyon. — Imprimerie Moderne, Cours de la Liberté, 70.

LES RR. PP. PRÉMONTRÉS

DÉPOT GÉNÉRAL : RONZIERE et C^{ie}, droguistes, 12, Rue Tupin, Lyon

Envoi franco contre 3 fr. 10 en timbres ou en mandat-poste.
Pharmacie du Bât-d'Argent, rue Bât d'Argent. — Casimir, 82, avenue de Saxe, et toutes les pharmacies.

De l'Abbaye de Saint-Michel

ont trouvé le moyen de guérir les
par l'emploi des *Dragées à base de Valériane* de zinc et
des principes actifs du *Quinquina*, préparées par BAIN,
pharmacien-chimiste. PRIX : 3 francs.

Migraines Névralgies Névroses

CRÉDIT FONCIER DE FRANCE

Le Mardi 14 Octobre 1884
SOUSCRIPTION A
600,000 Obligations communales
DE 500 3 0/0
AVEC LOTS
Remboursables en 56 ans au plus tard

Prix d'émission : 435 francs
Payables : 20 fr. en souscrivant le 14 octobre 1884.
45 — à la délivrance des titres, du 15 au 20 novembre.
50 — du 15 au 28 février 1885.
50 — du 15 au 30 août 1885.
50 — du 15 au 28 février 1886.
75 — du 15 au 30 août 1886.
75 — du 15 au 28 février 1887.
100 — du 6 au 14 août 1887.
Total : 435 fr. sans faculté d'anticipation.

LOTS

1,200,000 francs par an, 6 tirages : les 5 février, 5 avril, 5 juin, 5 août, 5 octobre, 5 décembre. A chaque tirage :
1 obligation remboursable par 100,000 fr.
6 — — — — — 25,000 —
5,000 francs soit 30,000 —
45 obligations remboursables par 1,000 francs soit 45,000 —
53 lots par tirage pour 20,000 fr.

Les libérations anticipées ne sont pas admises actuellement; la Société se réserve de les autoriser ultérieurement, suivant ses besoins.

Les versements successifs sur les obligations seront reçus au Crédit Foncier de France, chez les Trésoriers généraux et chez les Receveurs des finances.

Les intérêts sont payables au Crédit Foncier de France; chez les Trésoriers généraux et chez les Receveurs des finances.

La répartition sera faite du 15 au 30 novembre 1884.

La souscription sera ouverte le mardi 14 octobre,

A PARIS

Au Crédit Foncier de France, rue des Capucines, 19;
Au Comptoir d'Escompte de Paris, 14, rue Bergère.
A la Banque de Paris et des Pays-Bas, 3, rue d'Antin.
A la Société Générale, rue de Provence, 54, et dans ses bureaux de quartier.
Au Crédit Lyonnais, 19, boulevard des Italiens, et dans ses bureaux de quartier.
Au Crédit Industriel et Commercial, rue de la Victoire, 72, et dans ses bureaux de quartier.
A la Société de Dépôts et de Comptes courants, 2, place de l'Opéra.
A la Banque d'Escompte de Paris, place Ventadour.

Au Crédit Foncier et Agricole d'Algérie, 8, place Vendôme, à Paris; — et à Alger, Oran, Constantine et Bône;
A la Compagnie Foncière de France, rue Saint Honoré, 866.

DANS LES DÉPARTEMENTS

Chez MM. les Trésoriers-Payeurs généraux.
Chez MM. les Receveurs particuliers des Finances.
Chez MM. les Directeurs des Succursales du Crédit Foncier.
Dans les Agences et Succursales des Sociétés ci-dessus indiquées.

A L'ÉTRANGER

Dans les Agences et Succursales des mêmes Sociétés.

La souscription sera close le même jour à 5 heures

On peut souscrire dès à présent par correspondance, en envoyant sous pli recommandé 20 francs par obligation demandée.

Toutefois, les souscriptions par correspondance ne seront admises que pour 2 obligations et au-dessus. — Les souscriptions par liste ne seront pas admises.

LOTÉRIE TUNISIEENNE

2^e Tirage SUPPLÉMENTAIRE le 15 Octobre prochain

DE CENT MILLE FRANCS

Un Gros Lot de 50,000 fr.

2 LOTS DE 10,000 fr. 10 LOTS DE 1,000 fr.

2 LOTS DE 5,000 fr. 10 LOTS DE 500 fr.

50 LOTS DE 100 FRANCS

AVIS — Les billets qui participeront à ce deuxième tirage supplémentaire concourront également au tirage définitif qui sera fixé immédiatement après ce tirage supplémentaire d'une FACON IRREVOCABLE et à TRES COURTE ÉCHEANCE et comprenant :

UN MILLION DE FRANCS DE LOTS

Gros Lots : 500,000 Francs

EN CINQ GROS LOTS DE 100,000 FR.

ET 240 AUTRES LOTS FORMANT 500,000 FR.

Les billets sont délivrés contre espèces, chèques ou mand.-poste adressés à l'ordre de M. Ernest DUBRE, Sec.-Gén. du Comité, 13, rue Grange-Batelière, Paris. UN FRANCO LE BILLET.

A vendre à l'amiable

ensemble ou séparément

L'IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE

ET

le Journal de Loir-et-Cher

Exploitées à BLOIS (Loir-et-Cher) depuis plus de 50 ans, et depuis 24 ans sous la raison sociale LECESNE et C^{ie}, arrivées au terme de son expiration.

S'adresser, pour tous renseignements, à M. Lecesne, imprimeur à Blois, rue Denis-Papin, 13.

L. BOULANGER, éditeur, 83, rue de Rennes, PARIS

DICTIONNAIRE UNIVERSEL ILLUSTRÉ

DE LA

GÉOGRAPHIE ET DES VOYAGES

comprenant :

la description physique, politique, etc. de tous les états, de toutes les contrées de l'Europe; la description archéologique de toutes les villes, villages, hameaux renfermant des curiosités, des articles détaillés sur les montagnes, les fleuves, les rivières, etc.; des études sur les mœurs et usages des peuples, par une société de gens de lettres, de touristes et de savants, sous la direction de

C. Lucien HUARD

PRIME :

Dans la 1^{re} livraison une Carte de la Cochinchine et du Tonkin.

DICTIONNAIRE UNIVERSEL ILLUSTRÉ

DE LA

VIE FRANÇAISE

comprenant :

la biographie de tous les Français marquant de l'époque actuelle, l'analyse des œuvres les plus célèbres, la monographie des instituts, académies, l'histoire des principaux théâtres et journaux, etc.; en générale, tout ce qui constitue la vie intellectuelle et sociale de la France

Par une société de gens de lettres et de savants, sous la direction de

Jules LERMINA

PRIME :

La 1^{re} livraison contiendra le portrait de J. GRÉVY, la 2^{me} celui de V. HUGO, d'après Bonnat.

MANUFACTURE DES POMPES BROQUET

121, Rue Oberkampf, PARIS

En vue de l'abondante récolte prochaine, soit pour les pays de vignobles et pays de pommes, la Maison BROQUET a mis en construction des nouveaux systèmes de Pompes Rotatives ou à pistons perfectionnées spéciales pour le transport des Cidres, Vins et Spiritueux, etc., etc. Elle a également un grand approvisionnement d'Alambics-Valyn, indispensables à toutes distillations agricoles. Demander l'envoi des Prospectus Illustrés qui sont adressés Franco.

GRAVURE SUR TOUS MÉTAUX
Artistique, Commerciale et Administrative
SPÉCIALITÉ DE LETTRES ET CHIFFRES EN ACIER
TIMBRES EN CAOUTCHOUC

VERNAY

Rue de Sèze, 4 et avenue de Saxe, 72
(Maison fondée en 1872)

Poinçons, Marques à chaud et à froid, Numéroteurs, Timbres mécaniques et à main, Dateurs
Lettres et Chiffres à jour, Gravure de sujets, Armoiries, etc., etc.